

Les Trente Noms de la nuit

Zeyn Joukhadar

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Nino S. Dufour

Pour qui choisit son nom

Ce soir, cinq ans jour pour jour après t'avoir perdue, quarante-huit bruants à gorge blanche tombent du ciel. Demain dans les journaux on les comptera et on les photographiera, on les disposera sur des sacs poubelle noirs et on spéculera sur les causes de la calamité. Mais pour l'instant, ici sur le toit de l'immeuble de Teta, le lustre de la pluie nocturne sur le papier goudron fait briller les semelles de mes baskets et des flèches duveteuses chutent une à une de la migration automnale qui balaie le ciel de Boerum Hill.

Les bruants s'abattent sourdement sur les maisons qui m'entourent, vieux immeubles de grès rouge à trois ou quatre étages, des maisons à perrons sculptés accueillant plusieurs générations. Certaines d'entre elles ont récemment été rachetées aux familles qui les détenaient depuis des décennies et vidées pour la revente. Rien n'est resté pareil depuis que tu es morte, pas même notre douleur pour toi. Une fois en bas, dans l'appartement de Teta, j'ai tiré les rideaux, glissé ses lunettes dans le tiroir : même si elle se réveille, elle ne verra pas cette rue jonchée d'oiseaux mourants. Il y a cinq ans, quand ton absence lui a cousu la bouche des semaines durant, j'ai caché ta collection de plumes, caché les coquilles intactes d'œufs de merles d'Amérique, caché les spécimens d'os. Chaque œuf avait sa propre nuance de bleu ; je les ai glissés dans une boîte à chaussures sous mon lit. Quand tu étais vivante, la chaleur de chaque coquille recélait le frisson du possible. J'ai appris à mélanger la peinture pour la première fois pour essayer de copier le velouté turquoise d'un œuf de héron : d'abord l'aqua, puis le céladon, puis rafraîchir la chaleur du jaune cadmium avec du bleu phtalo. Quand tu es morte, Teta a cité Attar : *le soi a péri dans l'être aimé*. Ce soir, les plumes des bruants sont des coups de pinceaux dans l'obscurité. Ce crépuscule est témoin de lui-même, les gorges des oiseaux scintillent sur la toile de la nuit. Ils criblent les bagnoles, crèvent les vasistas, martèlent les poubelles sans couvercle, cinglent entre les branches des gingkos en pot. La gravité leur coupe les ailes. Le brouillard du soir barbouille la ville jusqu'à l'opacité. Pour les oiseaux migrants, tu le disais souvent, la lumière de la ville est mortelle.

Le bec d'un bruant me heurte la main et m'entaille la paume. Je comprime la blessure, la chair du pouce maculée de mon sang. Il y a longtemps que tu m'as appris à distinguer les espèces d'après leurs taches jaunes autour des yeux, leurs moustaches noires, leurs gorges blanches, leurs couronnes d'ivoire. C'est toi qui m'as appris à imiter leurs appels – *Sam Peabody, Peabody, Peabody*. Pendant ta carrière d'ornithologue, tu m'as appris plus d'une vingtaine de chants d'oiseaux de la côte Est et je pensais que tu serais toujours là pour m'enseigner tout ça. Je me penche pour prendre le bruant entre mes mains tachées de sang. Il ne pèse presque rien. Il y a tant de toi – et donc de moi – que je ne saurai jamais.

Demain, quand ton fantôme entrera par ma fenêtre, porté par l'odeur de la pluie, je te raconterai comment, depuis ta mort, les oiseaux m'ont toujours tenu compagnie. Les bruants sont le dernier d'une longue chaîne d'épisodes où des oiseaux se sont immiscés, tout comme tu le fais : les buses à queue rousse perchées sur l'escalier de secours qui surplombe le store de Sahadi ou encore la chouette rayée femelle qui se pose sur Borough Hall quand je sors du métro. En dépit de toutes mes prières la nuit de ta mort, le divin était introuvable. Les

quarante-huit bruants à gorge blanche qui dégringolent du ciel sont mes seuls compagnons de deuil ce soir, le présage qui me retient de me pencher dans le vide.

*

Mon gynécologue s'est remis à utiliser des gants violets. C'est la seule touche de couleur dans cette salle d'examen immaculée. Je glisse mes pieds dans les étrières, genoux serrés, et j'attends qu'il me tapote le pied pour écarter les cuisses. La blouse de papier se plisse. Un bruit blanc, mon sang, bourdonne à mes oreilles. Au plafond, pas de dallage arc-en-ciel agrémenté de dauphins comme chez le dentiste de Teta. Au printemps dernier, j'ai fait un détartrage le jour où on devait lui dévitaliser une dent, juste pour pouvoir lui tenir la main.

Je serre et desserre mes doigts moites. La colonne de glace du spéculum m'agresse. Je me concentre sur une petite tache d'iode au plafond et m'oblige à imaginer comment elle est arrivée là. Je m'arrache volontairement à mon corps comme quand je saignais. L'été après ta mort, mes règles ont été plus abondantes que jamais. Je passais les soirées sans pluie debout dans les champs au coucher du soleil, à attendre ma capture dans l'éclair vert du crépuscule, à souhaiter qu'il y ait une autre façon d'être au monde que d'avoir un corps. Moins d'un an que j'avais refermé la main sur ces œufs dans leur nid, et je n'aspirais toujours qu'à une chose, disparaître au sein du fluide ovule flottant dans chaque coquille ronde et parfaite, lieu de possibles où l'âme pourrait fredonner sans fardeau ni entraves. L'homme entre mes jambes vérifie la position des fils du stérilet et je déborde du besoin urgent de me débarrasser de mon corps pour me glisser dans une douceur différente : tiges d'orchidée, peut-être ; ligne de sève remontant le tronc d'un érable ; cœur ferme d'un renard.

Au lieu de ça, le frisson du lubrifiant qui coule le long de mon cul me ramène brusquement à mon corps. Lui retire ses gants et me dit de me rhabiller. Il n'y a jamais assez de mouchoirs, alors j'utilise la blouse de papier et la jette en boule dans la corbeille. Le gynéco revient juste au moment où je rabats mon t-shirt par-dessus la gaine qui me comprime la poitrine.

« J'ai l'impression que tout va bien, » dit-il en s'asseyant à l'ordinateur. Il replace les stylos dans la poche de sa blouse, même si aucun docteur n'écrit plus sur du papier, ici. « Je ne vois rien qui justifie votre douleur. »

« Mais j'ai des saignements et des crampes depuis que je porte ce truc. »

Je vois à l'expression de son visage qu'il ne me prend pas au sérieux. Il me tend une brochure médicale sur le stérilet, le genre en papier glacé avec en couverture des femmes hilares qui font du shopping, une randonnée, ou qui tiennent leur petit copain par la main. Il me presse d'attendre encore quelques mois que ça se stabilise, puis me demande si j'utilise une protection supplémentaire. Je réponds oui, même si je n'ai pas eu de relation sexuelle depuis des années. Sans raison précise, je repense à la première fille qui m'a fait tourner la tête, une blanche de mon cours de bio au lycée, qui adorait la guitare acoustique et le rhum coco. Ça fait si longtemps que je ne m'autorise pas à vouloir quelqu'un ou quelque chose.

« Je pensais que ça devait arrêter mes règles. » Je triture un trou qui se forme sur le genou de mon jean. « Et j'ai mal à la poitrine. J'étais pas au courant de cet effet secondaire. »

« Bien sûr, les seins peuvent être sensibles au début. » Le gynéco me regarde comme si j'étais un puzzle dont il aurait perdu une pièce. « Cela peut aussi rendre vos règles plus abondantes, mais ça devrait se réguler au bout de quelques cycles. » Il m'interroge sur mon humeur, mais je sens bien que des saignements, des crampes et des seins douloureux ne vont pas suffire à le convaincre de m'enlever ce machin. Dans son idée, une femme doit s'habituer à tout ça. Impossible de lui expliquer les coquilles d'œufs et le cœur de renard. Ma souffrance, insuffisante et innommable, c'est mon problème.

Je descends de la table. « C'est sûrement cette période de l'année qui revient. »

Il se radoucit. Tu allais le voir avant moi et tu flottes encore entre nous dans la salle d'attente quand j'arrive à mes rendez-vous. Il me demande si j'ai recommencé à peindre, il essaie de faire la conversation, mais je ne sais pas quoi répondre.

« Vous avez besoin d'inspiration. Il faut vous changer les idées. » Il me suggère une exposition au Met sur les impressionnistes. Je m'efforce de ne pas lever les yeux au ciel. Il me tapote l'épaule lorsque je m'en vais. À mon passage, la secrétaire m'appelle *mademoiselle*.

Quand je sors, le soleil est bas. Il coupera la fenêtre à angle rouge lorsque j'arriverai à la maison et Teta sera en train de somnoler dans son fauteuil. Je ne supporte pas l'idée d'un autre coucher de soleil d'été dans cet appartement silencieux, alors je prends la ligne 6 vers le nord pour aller au Met. Maintenant que je m'occupe de Teta, leur politique de prix libre pour les résidents de New York en fait l'un des rares musées que je peux encore me permettre. Peut-être qu'un changement de décor me ferait du bien.

La majesté du Grand Hall avec ses colonnes et ses voûtes me fait détester le couinement ridicule de mes baskets sur la pierre polie. Je déambule dans l'exposition des Impressionnistes, qui déborde en fait largement l'impressionnisme. *Représentations du corps : de l'impressionnisme à l'avant-garde* est principalement une étude de nus, une prise de distance avec les paysages de plein air ordinairement associés aux impressionnistes. Je m'arrête devant les toilettes de Degas, les baigneuses de Cézanne, les nus de Renoir. Les corps des femmes sont représentés sans poses exagérées ni idéalisation ; à l'époque, c'était une provocation. Je cherche Mary Cassatt, Eva Gonzalès, Berthe Morisot, mais je ne les trouve pas. Gauguin est là, lui, et les cartels apposés à ses peintures de femmes tahitiennes à la peau marron ne mentionnent pas son regard déshumanisant, ni les jeunes filles pubères avec lesquelles il avait des relations sexuelles à Tahiti. Matisse est là aussi, avec son fantasme orientaliste de 1927, *l'Odalisque à la culotte grise* : « Je peins des odalisques pour peindre le nu. Autrement, comment peindre le nu sans être artificiel ? » En cet instant, mon corps et les corps de toutes les femmes que je connais sont exposés au mur comme symboles sexualisés pour les désirs des hommes blancs. Je ne sais pas ce que je fais ici, dans cet endroit où je devrais me sentir chez moi et où je suis pourtant à l'écart. Heureusement il n'y a pas beaucoup d'art contemporain au Met. Je connais tous les noms, je sais qui sera à la biennale de Venise cette année et qui figure dans les magazines d'art contemporain, mais je ne peux pas imaginer mon nom parmi les leurs. Je ne suis pas un cas isolé bien sûr. La dernière fois que j'ai croisé un ancien condisciple de mon école d'art, il a dédramatisé mon blocage artistique en me disant que très peu des filles avec qui on avait étudié peignaient encore. C'est une chose

d'avoir un corps ; c'en est une autre que de se débattre sous le poids menaçant de sa signification.

Je passe me laver les mains avant de sortir. Les toilettes du musée sont ornées d'une estampe représentant une femme blanche posant par-dessus une baignoire aux pieds en serres d'aigle, son ventre et ses seins de parfaits globes roses. Ce n'est pas de l'impressionnisme. Elle est tournée et son regard posé sur le spectateur suit un angle si sévère que l'artiste semble avoir peint non pas une femme mais un bol de porcelaine pour porter des poires.

*

Lorsque je sors du métro à Boerum Hill, c'est l'heure dorée. Aucun signe des bruants de la nuit dernière, rien que le trottoir brûlant et la brique en sueur. Je tourne à gauche dans Hoyt Street depuis Atlantic Avenue et passe devant le parc de Hoyt Street et la façade en stuc couleur pêche de la Iglesia del Cristo Vivo, avec son écriteau jaune. À l'intersection avec Pacific Avenue, je salue de la tête le préposé au passage piéton devant le Hopkins Center. Je ne suis qu'à un immeuble de l'appartement de Teta quand je repère la plume de chouette, dont la blancheur contraste avec le lierre vert qui serpente sur les piliers de chaque côté du perron de Teta. Le duvet qui s'enchevêtre à la base de sa tige creuse, ainsi que les rayures brunes, trahissent la chouette. La plume est imposante et légère, la pointe poissée de suie, le duvet encore chauffé par le feuillage.

En septembre Brooklyn cuit à petit feu, les relents suie-et-pisse du métro s'exhalent par les bouches d'aération et Atlantic Avenue retentit du brouhaha de ses restaurants, dont la clientèle ignore que houmous signifie pois chiches en arabe. Pendant que je cafouille avec mon porte-clés, une famille blanche avec poussette passe à côté de moi sur le trottoir et le bébé tend la main vers le lierre suédois qui prolifère dans les jardinières de Mme King. Dernièrement, j'ai commencé à me demander combien de temps Teta pourra rester dans cet immeuble. La même histoire se répète dans tous les quartiers : le week-end on voit fleurir les poussettes de luxe, les tout petits chiens et les couples qui observent combien le quartier est devenu sûr. Les loyers grimpent encore, encore et encore. Les bodegas familiales ferment les unes après les autres, remplacées par des boutiques de cupcakes artisanaux et par des magasins bio trop chers. Leurs clients accélèrent le pas lorsqu'ils croisent un sans-abri ou un bouquet de fleurs au coin d'une rue en hommage aux jeunes Noirs tués par les flics. Certaines personnes passent leur vie à New York en fermant les yeux sur le fait que la ville a été construite pour ceux qui ont pris cette terre aux Lenapes. Je me demande parfois pourquoi tu ne parlais jamais de ça – peut-être pensais-tu que j'étais trop jeune pour comprendre, ou peut-être étais-tu trop acharnée à joindre les deux bouts dans cette ville. J'ai assez grandi aujourd'hui pour comprendre que nous vivons sur une terre qui se souvient. J'entends les voix quand je touche les briques ou le trottoir, je saisis des fragments de paroles échangées il y a des centaines d'années, avant que l'île de Mannahatta soit pavée. Parfois je pense aux Arabes et aux autres immigrants qui arrivèrent ici cent ans avant ma propre famille en espérant ne pas être dévorés par l'appétit insatiable de ces mêmes forces qui les avaient chassés de leur pays natal, en espérant s'en sortir dans ce lieu qui n'avait pas été construit pour eux.

Teta a fait de la pâtisserie : la cage d'escalier fleure les noix et l'eau de rose. Dans l'appartement, une fournée de bitlawah fume sur le plan de travail. Pour être honnête, j'ai beau regretter l'appartement de Jackson Heights où j'habitais avant que le mal de dos de Teta empire et qu'elle ait besoin qu'on s'occupe d'elle, l'odeur de sa maison me manquerait si je la quittais. Il n'y a plus que nous deux maintenant pour répondre à Reem lorsqu'elle téléphone de Boston. Je ne peux pas reprocher à ma sœur de fuir ce qui lui rappelle notre perte ; l'engrenage de la mémoire se grippe chaque fois que je me souviens.

Je retire mes chaussures à la porte et je laisse les poils du tapis persan de Teta séparer mes orteils nus. Asmahan se lève et s'étire sur le canapé du salon puis, d'une secousse, chasse le sommeil de la fourrure de son cou. C'est peu de temps avant cet horrible jour qu'Asmahan est venue à nous, mais Teta et moi n'avons jamais cessé de la considérer comme ta chatte.

« Il vaut mieux laisser le bitlawah refroidir, habibti » m'interpelle Teta depuis son fauteuil préféré, sans lever les yeux, « il est très chaud. Tu nous fais un café, hein ? » La lumière de l'après-midi frappe les sourcils blancs et duveteux de la vieille chouette rayée pleine de cicatrices qui veille sur Teta, tous les soirs, posée sur le rebord de la fenêtre. Teta lui rend son regard, mais je fais semblant de ne pas voir.

Asmahan me suit dans la cuisine. Je ramasse au passage les tasses en plastique à moitié vides sur la table basse. Asmahan adore boire dans des verres oubliés, alors Teta se prête au jeu en déposant des tasses pleines d'eau ici et là dans la maison. Asmahan les renverse de temps en temps – d'où le plastique. Avec Teta, cette chatte est pourrie gâtée.

Je récupère dans la cuisine la facture d'électricité et l'avis de loyer impayé que j'ai glissés dans le tiroir du haut, je les plie et les fourre dans ma poche avant que Teta s'en aperçoive. Je sors les minuscules tasses que tu as apportées de Syrie quand Teta et toi êtes venues aux États-Unis, il y a des années. Les fleurs peintes ont l'air presque neuves. J'ignore comment fait Teta pour les conserver intactes, comment elle évite qu'elles tombent ou qu'elles soient ébréchées dans le placard au contact des assiettes ou des quarante pots d'épices dépareillés qui s'entassent là-dedans. Nous composons toujours nos propres mélanges d'épices, comme font les femmes de la famille depuis des générations. Teta a soigneusement tout étiqueté en arabe, ce sont donc les premiers mots que j'ai appris à lire. Elle a ses propres mélanges de chai, son propre baharat, son propre za'atar frais. Elle les prépare de mémoire, sans jamais rien mesurer, par simple estimation à la poignée, à la cuillère ou à la pincée. Les mères et les grand-mères des autres enfants arabes que j'ai connus à l'école ne mettaient jamais une recette par écrit, elles non plus ; ça s'apprenait par cœur. Teta pensait que tu serais là pour me les apprendre le temps venu, j'en suis sûre. Au lieu de ça, elle a dû m'enseigner elle-même.

Je remplis d'eau la cafetière à long manche et j'ajoute le café moulu, le sucre, la cardamome écrasée. Dehors, la pluie se prépare à tomber, comme la nuit. Asmahan trotte jusqu'à la table de la cuisine et bondit. Quelqu'un me fixe depuis l'une des chaises. Je n'ai pas besoin de me retourner pour savoir qui c'est.

« C'est bon, Maman, dis-je sans tourner la tête. Pas la peine de te lever. »

Tu le fais pourtant et je sais que tu viens vers moi, même si je ne t'entends pas marcher. Quand je me retourne, tu regardes par la fenêtre les mains appuyées sur le plan de travail. Tu souris toujours, tu souris à tout, comme si le monde était encore tout à connaître. Je laisse ta froide auréole électrique hérissier les poils noirs de mes bras et espère, comme chaque fois, un signe que tu sois réelle : un contact, un son, une ombre. Au lieu de ça, l'odeur de thym frais emplît ma bouche comme si tu m'en mettais un brin sous le nez et j'ai envie de pleurer. Tu tournes la tête et me souris. Je te rends ton sourire d'un air fatigué, comme le font les vivants pour apaiser les morts. Comment peut-on sourire à un fantôme sans ressentir de solitude ?

Le café mousse et tu attends pendant que j'en verse l'écume dans nos tasses. Tu te penches et tu offres à Asmahan ta main à renifler. J'ai failli sortir trois tasses au lieu de deux.

« Tu es là plus souvent ces temps-ci. » Je me retourne, comme si je m'attendais à ce que l'odeur de thym s'atténue. Elle persiste. « L'été doit être bien avancé. »

Tu me regardes – ce regard interdit. C'est notre accord : nous ne parlons pas de la nuit de l'incendie, pas même quand cet anniversaire fond sur nous comme une planète et que tu poursuis tes visites muettes. Chaque année, à la fin de l'été, c'est pareil. Tu arrives le matin et tu t'assois dans la cuisine sur ta chaise préférée, celle où tu t'asseyais toujours quand Teta nous invitait à dîner. Teta ne peut plus cuisiner comme avant, alors je suis à la cuisine, je lui apporte des épices ou je surveille que les oignons ne brûlent pas. Ça fait quatre, merde cinq ans, maintenant qu'on t'a perdue, et depuis rien n'a plus le même goût. Tu me regardes cuisiner, tu me regardes faire le ménage ou lire ou préparer le café pour tout le monde sauf pour toi. Parfois, tu te penches à mon oreille et l'odeur terreuse du thym me souffle les noms des objets en arabe, appelle le café *ahweh* et l'huile *zeit*, et nous parlons de cette manière étrange et silencieuse jusqu'à ce qu'il fasse nuit et que tu disparaisses.

Le café mousse pour la seconde fois. J'éteins la gazinière et je le verse dans tes tasses minuscules, délicatement pour ne pas agiter la mouture. Je laisse la cafetière sur le brûleur en évitant nos reflets dans la fenêtre au-dessus de l'évier. Tu fixes le long manche et le liquide noir dans la cafetière comme si tu voulais te joindre à nous.

« Yalla », dis-je en indiquant le salon d'un mouvement de sourcils. Peine perdue : dehors, la nuit est tombée. Teta tousse et Asmahan se faufile entre mes jambes pour trotter vers elle. Quand je lève les yeux, tu n'es plus là. À ta place, ce parfum de thym frais, celui que tu faisais pousser sur l'escalier de secours pour préparer le za'atar de mémoire.

J'apporte le café et un diamant de bitlawah à Teta dans le salon et les pose sur la table à côté de son fauteuil. Elle s'est endormie sa couverture préférée repliée sur ses genoux et, noué autour de sa tête, le sous-foulard lavande qu'elle porte toujours à la maison même si nous n'avons plus de visiteurs. Elle grimace puis ouvre les yeux et je l'aide à se redresser sur sa chaise, replace les coussins en bas de son dos et le châle sur ses épaules. Son myélome multiple est en rémission depuis quelques années, mais elle n'a jamais récupéré la densité osseuse perdue et son dos est crispé dans une souffrance permanente.

« Keef halik, Teta ? »

« Alhamdulillah. » Elle me presse la main. « Assieds-toi, assieds-toi. Je ne te vois plus dormir. Où tu vas toute la nuit ? »

J'embrasse son front parcheminé. « Attends, je vais chercher la bouillotte. »

Quand je reviens, Teta a encore piqué du nez, son café à la main. En essayant de le reposer sur la table sans la réveiller, ma main glisse et le café se renverse sur mon jean. La tasse retombe bruyamment sur la soucoupe.

« Tempête des tempêtes ! » s'exclame Teta alors que je jure à voix basse et m'essuie avec une serviette. Elle m'appelle ainsi depuis que j'ai cassé l'une de ses tasses de thé, enfant. Elle a dû entendre ça aux infos un jour ou l'autre, *tempête de tempêtes* peut-être. L'expression s'est frayé un chemin en arabe et a ressuscité comme *tempête des tempêtes*, dotant ma gaucherie d'un surnom. Teta le dit affectueusement, mais mon visage s'embrase. J'examine si la tasse n'est pas ébréchée.

Quand je glisse la bouillotte derrière elle, Teta me regarde en fronçant les sourcils. Je me courbe, la force de l'habitude, et j'espère que mon t-shirt ample cache la gaine qu'elle m'a donnée : je l'utilise pour aplatir ma poitrine plutôt que pour mouler le ventre et les hanches dont elle croit que j'ai honte. Je prends une inspiration et le tissu tire sur mes côtes. Ça aussi, c'est une frontière que je transgresse. La semaine dernière, j'ai fendu le polyester au niveau de la cage thoracique pour aplatir les deux passagers qui, installés sur ma poitrine, cachent la surface de moi-même. Je n'ai pas raconté ça à Teta. Je ne saurais pas par où commencer.

« J'espère que je ne t'ai pas réveillé avec mon boucan dans la cuisine, » dis-je avant qu'elle m'interroge à nouveau. Je m'assieds en face d'elle sur le canapé, une superbe antiquité de Damas, héritage du bilad, avec un cadre en bois et des accoudoirs enroulés dont les motifs damassés se sont depuis longtemps estompés sous forme de taches dorées et bordeaux.

Teta retient mes yeux une demi-seconde avant de vite détourner son regard vers la fenêtre. Elle rit tout en calant son dos contre la bouillotte.

« Je dors comme une souche ces jours-ci. »

C'est impossible qu'elle n'ait pas entendu que je te parlais, c'est pourtant la réaction que j'attendais. Nous deux te voyons, mais nous ne l'admettons jamais. Tu es en tête de la liste des sujets que nous n'abordons pas, des questions que nous ne posons pas, des fantômes que nous ne comptons pas. Je ne lui ai jamais parlé des autres, mais je sais qu'elle t'a vue.

Les enveloppes se froissent dans ma poche quand je croise les jambes et pose la cheville sur mon genou. C'est le deuxième sujet que nous évitons : l'argent. Il ne reste que moi pour prendre soin de Teta maintenant, payer les factures et le loyer, et bien que Teta s'efforce régulièrement de faire des chèques pour mon anniversaire et pour les courses, nos économies à chacune fondent à vue d'œil. C'est moche, mais les aides sociales ne suffisent pas pour deux personnes à New York. Entre Teta et moi, les rôles sont désormais inversés ; quand mon père et toi étiez encore ensemble, elle changeait mes couches et me gardait jusqu'à ce que vous rentriez tous les deux du travail. Elle nous a préparé à manger, est venue au parc avec moi et elle a quitté ses petits boulots quand la famille avait besoin d'elle. Aujourd'hui, longtemps

après votre divorce, après ta mort, après que mon père a renoncé même à ses fausses promesses de soutien, c'est mon tour. Certes nous remercions Dieu pour le programme Medicare qui couvre le gros des factures médicales de Teta, mais un an plus tard nous n'avons pas encore fini de rembourser la chimio et la radiothérapie. Je m'en veux, mais je commence à espérer que Reem se mette à contribuer maintenant qu'elle a enfin un poste de cadre, même si je sais que la fierté de Teta lui interdirait d'accepter l'argent de Reem. Dans cette ville qui bat au rythme du dollar, nous répondons à cette pression par le silence. Non que Teta néglige l'argent – c'est un privilège que notre famille n'a jamais connu – mais partager ses angoisses serait 'ayb, une marque de honte, elle aurait l'impression d'avoir manqué à son devoir envers moi. Les enfants et les petits-enfants des « vrais Américains », ceux qui ont réussi, ne devraient pas avoir à craindre la pauvreté. Mais Teta a buté dans ce pays contre des murs dont elle n'aurait jamais imaginé l'existence.

Je vide ma petite tasse et je fais rouler la céramique chaude entre mes mains. Je suis sur le canapé, dans la posture que tu corrigeais toujours, jambes écartées comme un garçon, coudes sur les genoux, le corps penché en avant de telle façon que les cheveux me tombent dans les yeux. Je me racle la gorge et essaie de me redresser, je me passe la main dans les cheveux pour les écarter de mon visage, mais mes gestes sont faux. Ils sont toujours faux : mes pieds d'éléphant, ma façon de faire claquer la porte des placards, ma posture inconvenante. Tu vois ? J'ai tout retenu, même tes commentaires horripilants.

« Maman aurait eu cinquante-cinq ans aujourd'hui. » Je lève les yeux pour croiser ceux de Teta. « Pas vrai ? »

Teta pose la tasse de café à moitié vide sur la console et croise ses bras épais par-dessus la couverture posée sur ses genoux. Elle déplace son poids vers l'avant puis vers l'arrière et des rigoles de douleur sillonnent son visage jusqu'à ce qu'elle s'appuie à la bouillotte. « Elle était magnifique cette journée, avant qu'il pleuve. »

Entre mes mains la tasse cède sa chaleur à mes paumes. « Magnifique. »

« Quand j'étais jeune », commence Teta, et un sourire se faufile sur sa figure, « nous restions à l'intérieur à jouer au tawleh à l'arrivée de la pluie. Mon père, Allah yarhamu, quand il était vivant, tous les hommes de la ville fréquentaient le café de la famille pour fumer le narghilé et parler politique. Immi tenait le café au chaud toute la journée. Quand il pleuvait, les hommes affluaient jusqu'à ce que ce soit bondé. »

Je veux lui demander comment mon arrière-grand-père est mort, mais c'est une de ces histoires que Teta ne m'a jamais racontées, l'une des nombreuses histoires qu'elle garde dans le coffre verrouillé de ses souvenirs. Cette mort figure elle aussi sur la liste des sujets dont on ne discute pas. « Quel âge avais-tu quand il est décédé ? »

« Dix-sept-ans », dit-elle puis elle finit son café et s'abîme dans le silence.

Peine perdue. La télévision ronronne dans son coin, le volume trop bas pour qu'on l'entende. « Parle-moi encore de la femme au vélo. » Je détache le regard de la mouture de café qui reste au fond de ma tasse. « Celle qui a volé. »

Teta se ranime sur sa chaise. Elle a toujours préféré raconter des histoires fantastiques plutôt que de rapporter le passé et c'est là l'une de ses préférées, une valeur sûre. La première fois qu'elle me l'a racontée, c'était après la mort de Jiddo. Dans cette première version, Teta parlait d'une femme de son village, en Syrie, qui avait construit une machine volante à partir d'une bicyclette et de deux paires d'ailes en lin. Elle avait pédalé fort pour gagner de la vitesse puis avait heurté un relief et plané sur 400 mètres avant de s'écraser dans un champ hors du village. L'histoire n'avait pas consolé mon chagrin à l'époque, mais elle sonnait vrai, et je n'ai jamais tout à fait cru la version qu'elle m'a racontée ensuite, celle où la femme au vélo échappait à la gravité pour disparaître à jamais. Enfant, c'était plus réconfortant d'imaginer que cette femme avait atterri dans un endroit chaud et exotique, comme San Francisco ou Miami, mais c'était une fin trop facile. Teta ne m'a jamais dit d'où venait l'histoire. Je savais bien qu'il ne fallait pas demander.

« C'est mon amie qui l'a vue s'élever dans les airs », ajoute Teta quand elle a fini de relater l'histoire. Elle l'a racontée si souvent que je serais sûrement capable de la réciter par cœur. « Personne au village ne pensait qu'elle y arriverait. Immi m'a gardée à la maison ce jour-là, mais j'ai eu tous les détails. Nous étions tous émerveillés. » Elle conclut par le même hochement de tête stupéfait et la même recommandation de croire à l'incroyable.

« Ils l'appelaient Majnouna », dit-elle en agitant l'index.

« Je sais, Teta. La folle. » Je prends nos tasses et lui tapote la main. Elle est froide, comme toujours, et sa circulation sanguine a empiré ces derniers mois. Le myélome lui a pris ça, aussi. Nous ne recevons pas beaucoup de soleil dans cet appartement orienté à l'ouest et les nuits se font de plus en plus fraîches. J'ai dit mille fois à Teta d'allumer le chauffage la nuit pour aider son sang à circuler, mais elle sait combien ça coûte. En hiver, ça sera pire.

Je souris pour empêcher Teta de lire tout ça sur mon visage. « Si Asmahan commence à boire notre café, Majnouna sera le dernier de nos soucis. »

Je suis déjà debout quand Teta s'éclaircit la gorge et lance derrière mon dos, « Cinquante-quatre. » Lorsque je me tourne vers elle, elle reporte les yeux vers ses mains. « Novembre, ajoute-t-elle, elle aurait cinquante-quatre ans. »

*

Je me réfugie dans ma chambre. Ta présence emplit encore la pièce entière, ta main s'est posée partout. Les albums que j'ai gardés, débordants de photos, mes premiers jours de troisième et mon diplôme du bac, des clichés de toi qui tresses mes cheveux humides avant le coucher en faisant le clown à l'intention de l'appareil photo. Dans un sac de congélation, un vieux sachet de poudre de henné à moitié vide, le dernier que tu as utilisé pour rendre mes cheveux soyeux. Ton tapis de prière, que je conserve à la place d'honneur, sur le banc qui se trouve face à la table de travail où tu rangeais ton matériel d'observation et tes revues. Tu n'arrêtais pas de dire qu'un jour tu remplacerais cette table esquinée, mais elle est là, constellée de tes traces de stylo et de peinture acrylique. Elle est encombrée de livres, ceux qui se trouvaient dans ton bureau quand tu es morte : des manuels d'observation d'oiseaux, *Les Oiseaux d'Amérique* d'Audubon, quelques textes arabes d'ornithologie dont je ne peux lire

que les phrases les plus courtes. Tout ce que je sais des oiseaux, c'est toi qui me l'as appris. Quand tu es partie, j'ai appris dans ces pages que tes mains avaient tournées. Ces livres m'ont enseigné les noms des oiseaux en arabe, tout ce que tu pensais sûrement avoir le temps de m'expliquer. Ton dernier carnet de croquis est posé dans le coin ; à l'intérieur, en guise de marque-page, quelques crayons de couleur qui déforment la reliure. Je retire un crayon et une photographie glisse à terre. Nous posons ensemble devant la porte de mon école primaire : moi en babies vernies et robe à pois choisies par tes soins, toi avec ce grand sourire franc qui découvrait tes gencives, me serrant d'un bras contre toi comme si tu pouvais nous souder pour toujours.

Le jour où tu es venue à la réunion des parents d'élèves de CP, j'étais si enthousiaste que tu rencontres mon institutrice que j'ai supplié le papa d'une amie de prendre une photo de nous avant d'entrer. Tu t'étais débrouillée je ne sais comment pour économiser pour une école privée. Ce soir-là tu portais ton plus beau chemisier de soie et tu m'avais mis des habits neufs, en espérant faire bonne impression. J'avais le sentiment, sans être capable de le nommer, que nous n'étions pas tout à fait à notre place. Nous nous sommes apprêtés devant la porte en bois de l'école, moi tirant sur mon horrible robe tandis que tu riais et me serrais contre toi, mon épaule logée dans la courbe au-dessus de ta hanche. Nous avons pris la pose pendant que le père de mon amie triturait son appareil. Nous nous sommes pressés l'une contre l'autre au rythme montant et descendant de ta respiration. Puis le flash, aveuglant.

Je t'ai tirée à l'intérieur, la sensation chaude de ton bras encore peinte sur mon épaule. Mme Wilson nous a accueilli-es à la porte de la classe, le tableau noir sans traces de craie, le pot à crayons encore plein, un sac à main en cuir flambant neuf perché sur son bureau. Puis le visage de Mme Wilson s'est crispé de stupeur et lorsque tu as ouvert la bouche à parler, mon institutrice a froncé les sourcils et s'est penchée en avant comme si elle ne comprenait pas ton accent. Elle s'est forcée à sourire en nous regardant tour à tour.

« Je suis ravie de vous rencontrer », a dit Mme Wilson. « Mais je m'attendais... enfin. C'est juste qu'elle a l'air si... »

Mes doigts ont tressailli entre les tiens, nos mains se sont nouées. Tu as pincé les lèvres et plissé le front. Mme Wilson a avancé le menton au-dessus de ma tête et a haussé la voix, prenant ton malaise pour de l'incompréhension.

« Elle doit ressembler davantage à son père », a-t-elle déclaré lentement, en séparant les syllabes. « Vous comprenez ? »

J'ai baissé les yeux vers le sol. Tu t'es raidie et tu as bougé ton pouce contre ma main, l'ongle grattant ma peau comme du cuir éraflé.

Puis tu as souri sans desserrer les lèvres. « Un collègue m'a dit pareil une fois, as-tu dit dans un anglais fluide, en voyant une photo de nous deux dans mon bureau, à côté de mon diplôme de master. » Puis tu as pressé ma main et on a quitté l'école.

Tu n'as pas reparlé de Mme Wilson ce jour-là. Le soir, tu as fermé la porte pour te faire couler un bain et j'ai appuyé ma tête sur le bois. J'ai écouté le couinement du robinet qu'on

ferme et j'ai souhaité ne plus jamais avoir à sortir de ce petit studio, et j'ai tenté d'imaginer un chez moi où les mots des gens ne pourraient pas nous séparer, aussi nets qu'un mur.

Je caresse des doigts le pin brun et poli. Après ce jour qui remonte maintenant à une demi-décennie, je m'étais juré de peindre à cette table pour honorer ta mémoire. Mais sa vue suffisait à faire pleurer Teta et quand je m'y asseyais je n'arrivais pas à peindre. Notre tristesse avait pénétré le bois. Bientôt je n'ai plus réussi à peindre du tout, nulle part. Je venais de finir mon école d'art quand tu es morte, mais ta mort a rendu vaines toutes ces années de préparation. À cause de l'école d'art j'avais été loin de la maison plusieurs années, qui se révélèrent les dernières années de ta vie ; on avait beau me répéter de ne pas m'en vouloir, une sombre pensée avait pris racine : la peinture nous avait séparé-es. Chaque fois que j'attrapais un pinceau, un flot de culpabilité me submergeait. L'année suivante, Teta se brisait une vertèbre en arrachant des chardons autour de ta tombe et nous découvriions que le myélome multiple avait affaibli ses os. Pourtant, il m'avait presque fallu l'enfermer dans l'appartement pour l'empêcher de retourner jardiner : elle n'en démordait pas, les chardons étouffaient les racines de ses roses. En fin de compte, on a beau planter des roses, ce sont parfois des chardons qui surgissent.

Asmahan se love entre mes chevilles, la douleur rapproche les murs et ta mémoire menace comme une averse. Cette horrible odeur de brûlé émane peu à peu des clous, des tapis, du plancher, évocation de cet unique moment que je refuse de me rappeler. Je passe mes doigts sur la table et les balafres noires de l'incendie surgissent des nœuds du bois, comme si un simple frôlement du vivant suffisait à roussir ce qui est mort.

J'enfile ma veste en toile et mes Converse. « Yalla bye, ma belle » dis-je avec un semblant d'entrain en caressant le menton d'Asmahan.

« Je reviens vite. »

Je sors suivie du doux ronflement qui provient de la chambre de Teta. Je ferme la porte d'entrée en tournant la poignée pour éviter un cliquetis.

*

Ce sont tes manuels qui m'ont fait connaître tant d'oiseaux par leurs noms arabes. Des fois le nom anglais met un moment à venir, d'autres il ne vient pas du tout. Il n'y a pas de rossignol dans mon catalogue d'oiseaux, seulement le bulbul ; dans les poèmes soufis de Farid ad-Din Attar, la confidente de Salomon ne s'appelle pas huppe fasciée mais hudhud, couronné-e par les autres oiseaux pour les conduire au légendaire Simorgh. Pour beaucoup de ces oiseaux, j'ai appris à les nommer sans les voir. Lae hudhud couleur cannelle avec sa couronne de plumes, par exemple, n'est pas originaire d'Amérique du Nord, mais les livres que tu as laissés derrière toi m'ont appris que les sous-espèces européennes et nord-asiatiques migrent de part et d'autre de la Méditerranée pour se reproduire. Une fois, après avoir lu un passage concernant les vols migratoires de la hudhud par-dessus les Himalayas, j'ai rêvé d'une volée de trente oiseaux émergeant d'une couche de nuages, leur couleur dorée aussi réelle que sur une photographie.

Je descends jusqu'au Barclays Center et je prends la ligne R direction Manhattan jusqu'à Rector Street, puis je marche jusqu'à l'immeuble du 109 Washington Street, où je travaille à ma propre fresque de hudhud. J'évite les provocations des gars postés à la sortie du métro et je traverse la rue pour éviter un homme qui réclame en hurlant après mon nom, après mes seins. L'essentiel – voilà ce que j'ai appris en un quart de siècle dans ce corps et dans cette ville – c'est de ne pas s'arrêter.

Ces temps-ci, l'Ouest du Lower Manhattan, surtout dans les environs du musée commémoratif du 11 septembre et du One World Trade Center, regorge de boutiques de souvenirs, de cafés et de bars. À quelques pâtés de maison de l'Oculus, nouveau terminal de transports blanc comme un os, les nouveaux hôtels laissent la place aux vieux bâtiments de brique. La transition est saisissante et irréaliste. Cet ancien quartier de pauvres immeubles où vivaient surtout des immigrants syriens est aujourd'hui presque rasé de la carte, l'essentiel ayant été préempté et démoli pour libérer la voie au Brooklyn-Battery Tunnel dans les années 1940. Vingt ans plus tard on a détruit ce qui restait en vue de la construction du World Trade Center. La plupart de ses habitants ont été expulsés vers Atlantic Avenue à Brooklyn, d'autres vers le New Jersey, l'Ohio, le Michigan ou plus loin encore. Seuls rescapés, ce bâtiment de cinq étages, encore habité et doté d'un nouveau restaurant au rez-de-chaussée, et la maison de quartier voisine, vide depuis des années et récemment condamnée. La société historique du quartier s'évertue à les faire déclarer comme monuments ou site historique, mais à l'exception de l'église syrienne catholique de Saint George – la chapelle en terre blanche qui jouxte la maison de quartier – c'est un échec. L'intérieur de l'église abrite désormais un pub irlandais. Ces bâtiments finiront sans doute eux aussi avalés par la cadence du développement de Lower Manhattan. Malgré tout le travail que tu as fait pour les sauver, l'histoire qu'ils représentent n'a jamais été considérée digne de protection.

Les bars du coin de la rue se remplissent de jeunes employés du secteur de la finance qui se lancent dans de bruyants tournois de bière-pong. Je quitte le trottoir et m'engouffre dans la parcelle vide qui jouxte l'immeuble, je le contourne et parviens à l'arrière du bâtiment. Dans les années 1930 et 1940, cette parcelle accueillait un immeuble côté rue et un autre à l'arrière, séparés par une cour étriquée qui faisait office de puits d'aération et fournissait ventilation et lumière aux deux bâtiments entassés. Celui de derrière avait été démoli depuis des années déjà, lors de ta bataille pour sauver celui côté rue, le plus ancien et le plus beau des deux. Quel gâchis, à y repenser. Ce second bâtiment, lui aussi, a fini par être rasé tout juste un an après ta mort. Les briques écorchées de l'immeuble voisin et la parcelle infestée de mauvaises herbes sont tout ce qui reste de ton combat, un carré de terre ratiboisé prêt à accueillir un autre hôtel gratte-ciel.

Tu rirais de ma tendance à chercher partout des traces de toi, même dans cette vieille maison de quartier : je sonde toujours les cadenas, en attendant de rassembler le courage de m'y introduire. Je n'ai pas encore réussi. Ça vaut peut-être mieux : j'ai eu beau écumer les journaux et les livres d'histoire de l'art pour en savoir plus sur cette peintre que tu aimais et qui vivait ici, Laila Z est toujours restée si obscure qu'elle se réduit à une ligne trouvée un jour dans un article, disant qu'elle habitait au cinquième étage de la maison de quartier, qu'elle y

faisait du travail social et proposait des « activités culturelles » aux nouveaux arrivants, l'un des rares emplois décents qu'une femme pouvait occuper à l'époque.

Je n'ai jamais osé forcer la porte pour dénicher des signes de la présence de Laila Z. Ce soir, comme toutes les autres nuits où je viens ici, je me contente de la satisfaction de la peinture sur la brique. Je sors ma craie et j'esquisse la prochaine partie de la fresque que je veux réaliser, la couronne noir et orange de la hudhud. Je love mon oiseau autour de vieux tags à la bombe sur le mur rongé et creusé. Je connais les risques, mais c'est la seule façon dont j'arrive encore à peindre, le seul moment où je ne suis pas en panne. C'est ma façon de rappeler à ce quartier son passé.

La ville que j'ai connue enfant me manque : les wagons de métro intégralement tagués jusqu'au dernier centimètre de paroi ou de porte, les cabines téléphoniques malodorantes, les gamins qui cavalaient dans les fontaines de Central Park l'été ou qui dansent dans les arcs-en-ciel de bouches d'incendie fracturées. Ce Manhattan est aujourd'hui invisible, c'est une ville qui n'existe plus que dans les souvenirs de ceux d'entre nous qui l'ont connue.

Le temps ralentit quand je peins. J'ai lu cet article que tu m'avais donné quand je disais encore vouloir m'inscrire au MIT spécialité physique – j'essayais d'être un modèle d'enfant de première génération. Il parle de « la zone » et de comment on peut identifier l'activité qu'on aime vraiment à la façon dont le temps s'efface lorsqu'on la pratique. Le problème, je crois, c'est que le temps m'a toujours paru flou. C'est peut-être pour ça que je m'en sortais mal en physique. Je sais depuis longtemps que les choses arrivées il y a des années ne s'en vont jamais vraiment. Elles subsistent dans le corps, assimilées par le foie, les ongles, les os, vivantes aux coins des rues, dans la colle de papier peint et dans l'eau saumâtre des caves de Brooklyn.

J'applique mon pinceau contre la brique et les réminiscences s'élèvent à ma rencontre : des années de gaz d'échappement et, sous la suie, des décennies de graisse de poulet et de friture d'oignons, l'écho métallique d'une poêle en fonte jetée par la fenêtre, le cri de joie d'une petite fille, un brin de croûte violacée qu'on arrache d'un genou.

C'est toi qui pour la première fois m'as montré cet endroit quand j'étais enfant et m'as raconté que, des années auparavant, toute une communauté vivait là, une enclave syrienne qui n'existe plus, dispersée dans tout le pays, de Brooklyn à Los Angeles, lorsque Little Syria a été démolie pour construire les bretelles d'entrée du Brooklyn-Battery Tunnel. Avant, je pensais qu'il y avait ici un secret, quelque chose qui t'attirait vers ces immeubles, une mémoire collective dont je ferais partie. C'est pourquoi j'ai choisi de peindre à Washington Street, même si Teta et toi vous êtes arrivées aux États-Unis vingt ans après la démolition. Je suis accro aux souvenirs qui perdurent dans l'âme de New York, à l'afflux qui se produit lorsque je pose la main sur un mur, une fenêtre ou un perron, à cette certitude que la mort et le temps sont deux illusions car les pierres et nous sommes faits des mêmes particules en mouvement perpétuel. Si nous sommes vivants, c'est seulement parce qu'une galaxie éloignée nous a prêté quelque temps sa poussière. Les fantômes sont plus honnêtes que nous : ils ne peuvent pas être autre chose que ce qu'ils sont. Tu m'as enseigné que la révélation a un prix dans un monde qui préfère fermer les yeux confortablement. C'est peut-être pour ça que j'y crois encore. Ici, la peintre que tu aimais a laissé d'elle un écho qui aspire à être entendu.

Une forme silencieuse passe en planant par-dessus ma tête. Ma peau se hérisse dans l'air froid. C'est toi qui m'as montré la première fois, lorsque nous avons retrouvé cette chouette démantibulée sous la neige au cours d'une randonnée d'hiver au nord de l'État, que les plumes de chouette ne produisent aucun son en fendant l'air.

Je range mes couleurs et, suivant l'oiseau, je refais le tour du bâtiment jusqu'à la rue. Un murmure de plumes et la chouette atterrit sur le linteau qui surplombe la porte de la maison de quartier, brassant au passage des lambeaux de vieilles affiches. Pas d'erreur possible : c'est la chouette balafrée qui rend visite à Teta tous les jours sur le rebord de la fenêtre – ses plumes râpées sur l'aile gauche, son sourcil blanc. La chouette cligne lentement des yeux face au lampadaire puis baisse le regard sur la porte, un néon vert terne reflété sur ses serres. De nouveaux avis sont épinglés sur la porte aujourd'hui. Je tripote du doigt le coin d'une page agrafée qui se conclut par la signature illisible de quelque inspecteur. Le temps d'une seconde, la présence de la chouette m'inspire un étrange courage. Grimper les escaliers jusqu'au cinquième étage – jeter un œil, où est le mal ? Je touche la porte.

Elle n'est pas verrouillée.

Je la pousse et elle s'ouvre d'un coup, ne révélant que l'obscurité. Un chaos de plumes passe près de ma joue et je me baisse pour protéger mon visage de la chouette qui plonge à l'intérieur.

Je farfouille dans ma poche pour prendre mon téléphone comme lampe. De vieux bouts de papier et des débris de dalles de plafond couvrent le sol de l'entrée et mes pieds foulent un carrelage sale. Cette maison de quartier est vide depuis des années, mais à une autre époque elle était pleine de ressources : un centre de santé, un lieu pour des productions musicales et théâtrales, des salles de classe, un garde-manger. Il est difficile aujourd'hui d'imaginer la vie que ces salles ont abritée. Je dirige la lumière de mon téléphone vers l'arrière et je découvre un étroit escalier qui conduit vers le cœur du deuxième étage.

La chouette a disparu dans l'obscurité. Je gagne les escaliers sur la pointe des pieds. Les lattes du plancher grincent et fléchissent sous mes pas mais elles tiennent le coup. La cage d'escalier pue le papier peint défraîchi et la peinture au plomb. Les pièces des deuxième, troisième et quatrième étages contiennent des bureaux renversés et des cadres de lit rouillés, du papier peint lacéré d'un coin à l'autre, de vieux meubles de classement aux tiroirs arrachés par des pillards ou des squatteurs. Au cinquième étage, c'est une douille sans ampoule qui m'accueille dans ce qui était un salon et dont l'enduit écaillé a dénudé la brique.

Les murs de l'ancienne chambre sont couverts d'un papier peint pelé qui, probablement orange à l'époque, est aujourd'hui d'un jaune rouillé, taché d'humidité. Un napperon de dentelle, qui devait couvrir le bureau retourné, gît froissé sur le sol, orné de la carapace rouge d'un cafard mort. Les rideaux assortis se sont quasiment désintégrés, on dirait qu'ils se réduiraient en poussière si je les touchais. L'unique tiroir du bureau est coincé par plusieurs années de l'humidité de Manhattan et le moignon d'une bougie presque entièrement consumée a glissé sur le sol, laissant sur le bois un cercle de cire. Le papier peint se gondole et s'affaisse sur l'un des murs de la pièce, près de la carcasse d'un lit double. Je regarde de plus près – le coin pelé du papier peint frémit. En s'échappant du mur, où deux

briques manquantes forment une fente autrefois sans doute couverte de papier, un souffle d'air révèle une cavité rectangulaire, une étagère cachée.

Je frôle l'intérieur de l'ouverture du bout des doigts et les retire englués de toile d'araignée. Je ferme vivement les yeux et plonge la main à l'intérieur. Mes doigts effleurent un objet ferme et doux et, lorsque j'ouvre les yeux, j'ai retiré du compartiment caché un carnet relié de cuir.

L'arête craque lorsque je l'ouvre pour découvrir l'esquisse d'un petit oiseau jaune et l'écriture tremblée d'une femme sur la page d'en face. Il doit s'agir du vieux cahier d'observation d'une artiste, chaque illustration est accompagnée d'une entrée de journal. Il en glisse une photo en noir et blanc, celle d'une jeune femme aux cheveux noirs tressés. Derrière la photo, une peinture à l'aquarelle représentant un oiseau avec un jabot de plumes blanches au menton – un bruant à gorge blanche.

Je glisse le carnet dans mon sac à dos et referme en sortant la porte tapissée d'affiches. Dans le métro qui me ramène chez Teta, j'étudie la photographie qui se trouve collée sur la page de garde du carnet. Sous la lumière du métro, le modèle ressemble un peu à Teta enfant. Les cheveux noirs de la jeune peintre lui tombent sur les épaules, son menton fort est relevé, ses paupières mi-closes sur des yeux sombres, ses sourcils soyeux se rejoignent. Elle et Teta pourraient être sœurs.

Je reviens à la première esquisse. Elle est signée en arabe d'une écriture large et remontant vers la gauche : Laila. ليلي L'encre a coulé sur la courbe finale de la dernière lettre, le alif maqsurah, laissant une marque noire étalée. Plus loin, les signatures passent à l'alphabet anglais et l'écriture devient plus régulière et plus menue. Quand j'étais jeune, j'avais, moi aussi, l'habitude de couvrir mon nom arabe comme un trésor, en essayant de me convaincre que ce nom-là existait lui aussi.

Sur la page qui fait face au bruant à l'aquarelle, le carnet de Laila Z débute ainsi : *j'ai commencé à saigner le jour où j'ai rencontré la femme qui a construit la machine volante –*